

## Conférence Les macaronis des chiens

Bonsoir,

*Les macaronis des chiens*, la conférence que je donnerai ce soir est issue d'un projet d'écriture à propos de rapports entre les animaux et les humains, un projet pour lequel j'ai reçu une bourse d'aide à l'écriture en 2014. Or, dans ce cas, j'escomptais écrire une série de conférences, mais cette forme, que j'avais pourtant déjà pratiqué, ne m'a finalement pas convenu et j'ai bifurqué vers un projet de texte fragmentaire sur lequel je travaille en ce moment.

Toutefois, de la série de conférence que je prévoyais d'écrire, l'une d'entre elles a été quelque peu élaborée, et, à l'occasion de cette soirée, je l'ai reprise et retravaillée pour aboutir à la conférence, à la lecture que je vais donner.

Comme le titre : *Les macaronis des chiens*, comme le titre l'indique, il sera question de macaronis et de chiens, de macaronis attribués à priori à des chiens, et à l'occasion donnés à des humains – en l'occurrence des macaronis que, sous cette appellation de *macaronis des chiens*, ma grand-mère paternelle proposait à mon père et à moi de nous cuisiner.

C'est donc à une scène intime, à une scène de mon enfance, que sera partiellement consacrée cette conférence ; sans qu'il soit pour autant question de ressasser des souvenirs pour ma satisfaction nostalgique – même si, bien sûr, je ferai état de quelques détails d'antan – avec un tel sujet, c'est impossible de faire autrement. Mais, avec cet exemple familial, il sera question de réfléchir à un des innombrables cas de don de nourriture que pratiquent quotidiennement les humains envers les animaux, et en particulier, vous l'entendrez, à des allées et retours des humains aux animaux, à des mixités, à des inversions hiérarchiques entre maîtres et animaux domestiques.

Cependant je commencerai par parler en général du don de nourriture aux animaux, et c'est seulement dans la seconde partie, que j'en viendrai aux cas des *macaronis des chiens*.

Je vous demanderai donc de m'accorder deux fois votre concentration, de relancer votre attention lorsque j'entamerai la seconde partie.

Il est certain que nourrir des animaux, leur fournir de quoi manger, est une immense activité humaine ayant lieu, ayant eu lieu partout où il y a eu, où il y a des animaux domestiqués par les humains.

Il est possible que la domestication de certains animaux, justement, ait eu lieu entre autres par le don de nourriture des humains aux animaux et la dépendance animale envers les hommes qui a été ainsi mis en place – je ne sais pas si ce fut le cas, je fais ici une supposition. Peut-être qu'avant la

domestication du chien, qui est la première des domestications, peut-être que des chasseurs préhistoriques ont tendu des pièges à des animaux avec des proies animales, des appâts disposés afin d'attirer le gibier, et que ce soit ces appâts les ébauches de dons de nourriture aux animaux.

Peut-être que lors de cultes de divinités animales, des cadavres d'animaux furent exposés en offrandes aux dieux – ce que nous pourrions compter comme don de nourriture à des animaux, fussent-ils projections divines. Je ne lance ici que quelques élucubrations au passage. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui le don de nourriture aux animaux est une activité tellement vaste, et en fait en tant que telle, en tant qu'immense activité, sous-jacente à notre conscience individuelle ; que je ne saurais sans doute pas établir une liste typologique même approximative. Mais, sans rechercher l'exhaustivité, je donnerai tout de même quelques exemples...

Nous avons :

**Les animaux domestiques produisant un travail**, comme anciennement le bœuf, qui tirait le soc de la charrue, des mules supportant des charges de transport, des chevaux servant de véhicule. Ces animaux devaient être nourri par leurs propriétaires.

...

**Des animaux dont des productions corporelles** sont ingérées et amalgamées par les humains, comme le lait tiré de la vache, les œufs pondus par des poules. Tous ces animaux domestiques qui produisent des aliments doivent être nourri par des humains.

...

**Des animaux qui servent de nourriture** aux humains. S'ils ne sont pas des animaux chassés : du gibier, mais des animaux tenus dans des cages, c'est-à-dire encagés ; des animaux encagés ou parqués dans des enclos ; comme les bœufs, poulets, oies servant à produire du foie gras, et dans des bassins, des poissons d'élevage, etc. tous ces animaux qui naissent et grandissent afin d'être mangés par des humains, tous ces animaux ne peuvent pas se nourrir seuls, ils doivent être nourris par des humains.

...

**Des animaux servant à nourrir** d'autres animaux utiles aux humains, par exemple des animaux destinés à la production de viande pour les chats et les chiens, mais aussi de la viande destinée à la nourriture des animaux de zoos, etc. Tous ces animaux sont conséquemment encagés, et doivent être nourri par des humains.

Et,

Justement, **des animaux sauvages**, capturés à fin d'être exhibés pour leurs formes extravagantes, pour leurs formes exotiques, les animaux encagés dans des zoos ne peuvent plus se nourrir par eux-mêmes, et conséquemment doivent l'être par leurs gardiens.

...

**Certains animaux utiles** à des recherches scientifiques, des expériences d'injection de maladies et injections de vaccins contre ces maladies. Ces animaux : des souris, des rats, des singes ; sont encagés et ils doivent être nourris par des laborantins qui surveillent leurs évolutions.

...

**Des animaux blessés**, des oisillons tombés du nid, des animaux jaillis de la forêt, heurtés par des voitures ; ces animaux sont recueillis et soignés par des vétérinaires, qui, le temps nécessaire au rétablissement des bêtes heurtées, les nourrissent.

...

**Les animaux** qui, en des temps difficiles, ne trouvent pas de nourriture, comme c'est le cas de certains oiseaux en hiver ; et encore, dans des cas où les animaux perdent leurs écosystèmes ; des organismes de protection de la nature tentent de contrecarrer la disparition de ces animaux, et leur fournissent de la nourriture en certaines circonstances.

...

Enfin, et c'est le cas qui nous intéressera dans un petit moment :

**Les animaux domestiques**, présents dans la maisonnée ou autour de la maisonnée, dans le cercle de la famille comme on dit – majoritairement ce sont le chat et le chien – ces animaux doivent être nourris de main de maître.

Les chats chassent les souris de la maisonnée, les chiens gardent le territoire, c'est-à-dire le bien de propriété. Ces animaux, originaires domestiqués aux fins utilitaires que je viens de citer, perdent leur liberté ; ils ne savent plus comment se nourrir, tout du moins ils ne se nourrissent qu'occasionnellement par eux-mêmes en chassant d'autres animaux, ou en fouillant des poubelles. Mais habituellement ce sont leurs propriétaires qui se chargent de nourrir ces animaux.

Il faut ajouter que les chats et les chiens, dans bon nombre de cas, ont perdu leurs fonctions utilitaires initialement assignées. Ces animaux sont devenus les compagnons de leurs propriétaires : hommes, femmes, enfants qui projettent de l'affectivité sur leurs bêtes, c'est très connu, c'est notoire, et il s'agit là aussi d'un usage de l'animal, un usage affectif, ce qui n'est pas sans importance. Or pour l'affect aussi, l'animal d'intérieur doit survivre, et il est nécessaire de le nourrir.

Cependant, il semblerait que les humains, s'ils le pouvaient, se passeraient bien de produire des aliments pour les animaux. Il n'y a qu'à voir comment les chats et les chiens sont nourris : dans ce cas généralement leurs propriétaires ne font que d'ouvrir une boîte de conserve ou un carton de croquettes, et en déverser le contenu dans une écuelle au sol. Pour le maître, cette activité doit occuper le temps le plus restreint possible et

demander un moindre effort. Cette nourriture sent mauvais, elle dégoûte les maîtres des chats et chiens. Nous savons que la viande dévolue aux animaux domestiques est produite avec des parties d'animaux qui sont justement les parties rejetées par les humains, celles qu'ils ne veulent pas manger. D'ailleurs aux chats et aux chiens, quand les maîtres donnent la nourriture qu'ils s'accordent, la nourriture de table ; ces animaux privilégiés la goûtent et la préfèrent, et ensuite ils répugnent à retourner à leurs boîtes de mauvais goût.

La production de nourriture destinée aux animaux qui ne se nourrissent pas par eux-mêmes, entraîne un vaste commerce. Et ceux qui produisent cette nourriture – par exemple les employés de fabrication de croquettes pour chiens – ceux qui produisent ce type de nourriture nous ne les imaginons pas au travail parce que nous ne pouvons même pas imaginer qu'il faille produire ces aliments. Je l'ai dit il y a un instant : ces aliments sont déjetés le plus vite possible dans une écuelle, ils sont à peine considérés par les propriétaires de chiens ; ou, plutôt devrais-je dire que ces aliments sont à peine déconsidérés par les propriétaires. Et pourtant il y a dans les activités humaines de production de nourriture destinées à la nutrition des animaux, dans ces activités cachées ou tout simplement impensées, des affaires qui occupent de l'espace : des champs, des usines, des entrepôts etc. Et cette occupation d'une portion d'un territoire affecte d'une certaine façon l'espace de productivité alimentaire directement dévolue aux besoins humains.

Donc la production volontaire de nourriture se divise, à ce qu'il semblerait, seulement en deux grandes productions : celle de la nourriture destinée aux humains, de toute évidence ; et l'autre production, celle de la nourriture destinée aux animaux, qui vivent pour des satisfactions humaines – je l'ai déjà énoncé : soit affectives, soit utilitaires, soit alimentaires.

Ainsi, les producteurs de nourriture pour animaux travaillent par truchement animalier pour d'autres humains – ce n'est pas mystérieux, c'est même sans doute un des faits les plus tangibles qui se présentent à ces producteurs, employés ou patrons. Ils en ont pleinement conscience, et ils doivent avoir également pleinement conscience du fait qu'ils travaillent à une production extrêmement sous jacente et très étrange, justement à cause du truchement invisible.

Cette relation de nutrition, telle que je l'ai présentée, est univoque. Or, ici tout le monde connaît probablement, ou a entendu parler de cas où des animaux sont nourris avec des aliments destinés à la consommation humaine : des plats cuisinés pour la table des hommes – je l'ai déjà évoqué – des plats qui descendent dans l'écuelle des chiens.

Mais dans quelques cas, cette scène aura pu s'inverser pour voire les aliments destinés aux chiens, de l'écuelle remonter à l'assiette. Et c'est ce cas de figure, cette scène qui se jouait en aller et retour paradoxal dans les *macaronis des chiens*.

Cette scène eu lieu plusieurs fois au cours de mon enfance, lorsque mon père, qui m'avait déposé pour la journée chez ma grand-mère, venait me rechercher en début de soirée, après son travail, et que ma grand-mère nous proposait de rester chez elle pour manger. Quand ma grand-mère, de son garde-manger n'avait pas grand-chose à nous proposer, à son invitation elle ajoutait qu'elle pouvait nous préparer les *macaronis des chiens*. J'ai alors toujours imaginé, ou plutôt, à chaque fois rétrospectivement visualisé ce que j'avais vu sur place, dans la cuisine de ma grand-mère, c'est-à-dire les chiens, les chiens de ma grand-mère mangeant des macaronis au sol, dans des assiettes qui furent communes aux humains et aux chiens – je reviendrai sur cette particularité dans un petit moment.

...

Ma grand-mère à cette époque-là possédait deux chiens appelés : Merlin et Ralph. Merlin était un setter anglais mélangé avec un cocker, donc ce qu'on nomme un bâtard, et Ralph était un caniche, un obscur caniche – peu importe les races, je le dis au passage. Je pourrais aussi me passer de mentionner les noms de ces chiens, mais en les nommant je leur donne un peu de particularité, d'individualité, et il faut sans doute appeler, rappeler, les détenteurs des macaronis. Et pour vous dire tous les noms des protagonistes de la scène des macaronis : ma grand-mère s'appelait Violette, mon père s'appelle Michel, et moi on m'appelle Christophe – ici je suis connu.

Mon père, illico à la suite de la proposition de ma grand-mère, la taquinait en prenant la posture de s'offusquer de venir en quelque sorte après ses chiens. Et que ma grand-mère nous propose de manger ce qu'elle donnait à ses animaux, ceci induisait bien sûr ce que la plupart d'entre nous entendions, entendons, par nourriture dévolue aux animaux : de la nourriture du bas, du sol, de la fange. Mais pour ma grand-mère que les macaronis soient ceux qu'elle donnait à ses chiens n'avait à priori pas de connotation dévalorisante, et on pourrait dire qu'en effet, pour ce qu'il en est d'une crainte d'insalubrité, de promiscuité avec les animaux dans le cas de ce repas : les macaronis qu'elle nous proposait de manger se trouvaient encore dans leur emballage. Ils n'avaient pas été cuits, les chiens n'avaient pas bavé dessus, les macaronis ne s'étaient pas trouvés au sol, et en plus, ils n'étaient initialement pas destinés à nourrir des animaux : les pâtes de toutes sortes étaient destinées à une consommation humaine, bien que pour ma grand-mère les macaronis n'aient jamais

fais partie de ses habitudes alimentaires, ceux-ci étaient uniquement dévolus à ses chiens, tout du moins théoriquement, vous l'avez compris. Et c'est cette ténacité nominative : des pâtes systématiquement associées au canin ; c'est cette prévalence hiérarchique inversée : que les chiens de ma grand-mère inconsciemment restent les maîtres de cette nourriture humaine alors qu'elle remontait dans nos assiettes, c'est cette ténacité qui étonnait mon père et moi, en nous laissant – outre le mécanisme de taquinerie de mon père – en nous laissant sans voix, c'est-à-dire dans la confusion intellectuelle.

Avec la scène des *macaronis des chiens*, nous trouvons un aller et retour franchissant symboliquement, dans les deux cas, à l'aller et au retour, des frontières très importantes : celles entre les humains et les animaux. D'abord le haut, la table, le plateau de table soulevé au-dessus des miasmes des bêtes, la nourriture de table, la nourriture des humains, descend au sol pour devenir nourriture des chiens. Ensuite, cette nourriture : du sol, remonte à la table des hommes, mais la grande bizarrerie de cette remontée, c'est que la nourriture qui est passée par les animaux, en retrouvant la table, en retournant à la hauteur si je puis dire, à la hauteur de son appropriation alimentaire initiale, reste pourtant bestialement étiquetée par son passage au sol.

Or malgré tout, avec *les macaronis des chiens*, cet aller et retour ne se passait pas sans admettre des différences entre humains et animaux. Et celles-ci étaient quelque peu étranges, ou ambiguës si je puis dire. Je vous en donne deux exemples :

...

Les macaronis, comme la plupart des pâtes, afin d'être ingurgités nécessitent une cuisson dans une casserole d'eau bouillante. Pour nourrir ses chiens avec des macaronis, ma grand-mère devait cuisiner : ce qui constitue un effort, et donc en quelque sorte un octroi de considération culinaire accordé aux animaux allant bien au-delà de la minime ouverture de boîte et déversement de la pâte dans l'écuelle.

Mais, si ma grand-mère cuisait des macaronis à la fois pour ses chiens, et pour mon père et moi, il y avait entre les chiens et nous des différences d'ajouts, d'ajouts d'agréments culinaires. Ces différences, si minimes fussent-elles, déterminaient tout de même une phase de discrimination. Comme adjonction, les macaronis donnés aux chiens avaient seulement un morceau de beurre pour fluidifier le plat (de nos jours nous utilisons de l'huile d'olive) ; alors qu'à nous, en plus du beurre, ma grand-mère proposait d'ajouter du gruyère râpé – il n'était pas question de parmesan, trop exotique pour ma grand-mère, ni de sauce tomate qu'elle n'envisageait pas de déverser sur les macaronis de

ses chiens. On peut se demander pourquoi il y avait du gruyère à disposition s'il n'était, à priori, pas question de manger des pâtes ; c'est que le gruyère était dévolu à accompagner des patates – des patates accompagnées de beurre et de gruyère – alors un repas des familles Suisses.

...

Dans l'autre sens, pour vous donner le second exemple que je vous ai annoncé : les macaronis du bas – tout comme ceux du haut, à notre table – les macaronis du bas, les chiens les mangeaient dans des assiettes, non pas des écuelles.

Ces assiettes attribuées aux chiens étaient ornées de dessins de paysages Hollandais du dix-septième siècle, des assiettes dites *Bleu de Delft*, que je trouvais belles, mais que ma grand-mère estimait passées de mode. Elle supposait posséder mieux avec des assiettes monochromes bleu lavande, d'un design récent.

Vous entendez, par ce second exemple, que si les chiens, avec les assiettes en remplacement des écuelles, avaient droit à une vaisselle humaine, ils n'en étaient pas moins discriminés par l'octroi d'assiettes déconsidérées.

Bien entendu, le remplacement de l'écuelle par l'assiette procède également du vas et viens, de la mixité du haut au bas, et certaines fois, effectivement, quand pour nous les assiettes bleu lavande venaient à manquer, les assiettes *Bleu de Delft* remontaient du sol à la table, suscitant en moi une répulsion continue durant le repas.

Toute cette mixité, cette promiscuité, procédait d'une certaine façon de restes de la vie ancienne, de la vie des campagnes, quand les animaux et les humains en étroite communauté se partageaient le foyer – dormaient ensemble, mangeaient ensemble, jouaient ensemble.

J'ajouterai maintenant, si vous le permettez, en m'avançant vers la fin de cette conférence ; en changeant de registre, en passant de la nutrition à la nomination – en fait en y revenant puisque je l'ai déjà évoquée – j'ajouterai deux questions relative à l'appellation de *macaronis des chiens* – un terme inventé par ma grand-mère.

...

Nous pourrions dire, pour ce qu'il en est de la discrimination effective que ma grand-mère opérait entre ses chiens et nous : que le don de macaronis à ses chiens, le don à ses chiens d'une nourriture qu'elle ne voulait pas pour elle, rendait effective une discrimination entre humains et animaux.

Or, sur le plan de la discrimination se rapportant à la nomination de macaronis, mais là une discrimination entre humains – donc à de la violence raciste – j'ajouterais que si, en dehors de raisons pratiques relatives à la forme des pâtes : les courts macaronis étant, pour des chiens, plus faciles à manger que des longs spaghettis ; est-ce que le choix des macaronis, nom péjoratif attribué aux

travailleurs Italiens immigrés en Suisse à cette époque-là, jouait un fond ambigu de répulsion raciste ?

Si Marco Polo a apporté les pâtes de Chine en Italie – ce qui est incertain puisqu'il semblerait que Marco Polo ne soit, en réalité, pas allé plus loin que Byzance –, si, quoi qu'il en soit, Marco Polo a apporté les pâtes en Italie, est-ce que les travailleurs Italiens immigrés en Suisse dans les années soixante, soixante-dix – pour ma part, les années soixante-dix furent la décennie enfantine – est-ce que les Italiens travailleurs immigrés apportèrent les pâtes avec eux ? En tout cas, les pâtes, si elles étaient déjà présentes en Suisse avant cette époque-là ; elles ont, dans les années soixante, soixante-dix, probablement gagné en quelque sorte en ampleur pour ce qu'il en est de la mode culinaire des Suisses ?

...

Je ne me souviens pas avoir entendu ma grand-mère proférer des paroles racistes, et songeant à quelqu'un pour qui les chiens sont sujets d'amour, nous ne pouvons pas inférer que la connexion du mot macaroni, à connotation péjorative, et du mot chien – le vocable chien étant parfois également employé pour insulter un homme – nous ne pouvons pas inférer dans cette expression de *macaronis des chiens* un ensemble infamant.

Cependant, comme nous avons vu qu'il y avait, dans le processus culinaire de ma grand-mère, entre les humains et les chiens une hiérarchie de fait, nous pouvons nous étonner du statut des chiens à notre égard, peut-être un statut symbolique : un statut en quelque sorte de goûteurs, pour nous ; des chiens, goûteurs d'une nourriture importée par des travailleurs immigrés. Ou alors, de façon plus complexe encore, une empathie très perverse : chiens et Italiens étant associés dans un pseudo groupe inférieur que nous rejoindrions. Mais ce sont des extrapolations.

Enfin, pour conclure par la seconde question à propos de la nomination des *macaronis des chiens*, je dirai peu de mots, quelques mots sur ce qui nous laissait, mon père et moi, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, ce qui nous laissait sans voix .

...

Il y a eu initialement, avant la scène des macaronis des chiens, une bascule sans doute sans parole, quand pour nourrir le chien Merlin et le chien Ralph, des macaronis ont touché le sol, dans les assiettes *Bleu de Delft*, nous le savons. Et ensuite, quand faute de mieux, ma grand-mère, à mon père et moi a proposé des macaronis, ceux-ci furent qualifiés par elle d'un terme qui, à force de récurrence, est devenu le terme générique des *macaronis des chiens*. Or, les chiens, eux, que ce soient leurs macaronis que nous mangions, ils n'en savaient rien – ils ne savaient rien de la qualification possessive qui les concernait, parce

que les chiens sont des êtres sans parole, ils ne pouvaient pas le savoir. Et je revois nettement, dans cette scène, ce que la philosophe Elisabeth de Fontenay a appelé *Le silence des bêtes*. Elle a écrit qu'à travers l'Histoire de la pensée, les philosophes, les écrivains, ont parlés, ont écrits à la place des bêtes, pour les bêtes qui ne peuvent pas parler, qui sont dans le silence.

Et je revois très bien un vide, une distance dans la cuisine de ma grand-mère – la distance des bêtes aux hommes. Il y avait dans l'énoncé de ma grand-mère, dans l'inconscience des chiens, des chiens en notre présence, ou dans notre présence vis-à-vis des chiens ; il y avait la prise de parole de ma grand-mère pour ses chiens. Elle parlait pour eux, en proposant leur dépossession, leur anéantissement devant la parole, leur incapacité de se défendre sur le plan du verbe.